

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

Naturaliste Canadien

Vol. 1.

Québec, SEPTEMBRE, 1869.

No. 10.

Rédacteur: M. l'Abbé PROVANCHER, Curé de Portneuf.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE NATURELLE.

(Continué de la page 201.)

Les Chats.

Les chats n'ont point de petites dents du tout derrière la grosse molaire; museau court et rond; ongles retractiles; cinq doigts aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière.

A part du chat domestique, notre faune ne compte que deux représentants dans cette famille.

Genre CHAT, *Felis*, Lin.—Trente dents disposées comme suit: incisives, 8; canines, 1—1; molaires, 4—4. Langue hérissée de papilles épineuses et cornées.

Le lion, le tigre, la panthère, le léopard &c., appartiennent à ce genre.

Le Chat domestique, *Felis catus*, Lin, originaire de l'Europe. Les variétés les plus remarquables sont les suivantes: 1o le *Chat tigré*, à bandes transversales, grises et noires; 2o. le *Chat des chartreux* ou *chat bleu*, d'un gris presque bleu; 3o. le *Chat d'Espagne*, blanc, jaune et noir; 4o. le *Chat d'Angora*, à poils longs et soyeux, très variables pour la couleur. Un fait assez singulier c'est que parmi les chats qui portent les trois couleurs blanc, jaune et noir, il n'y a que les femelles qui les réunissent toutes les trois, les mâles n'en ont jamais plus de deux.

Le Lynx du Canada, *Lynx Canadensis*, Buff. *Felis Canadensis*, Geoff. *F. borealis*, Temm.—C'est notre *Loup-cervier*.—Pelage d'un cendré grisâtre, moustaches noires et blanches;

queue tronquée, noire au bout. De deux pieds et quelques pouces de longueur.

Le Lynx roux, *Lynx rufus*, Guldenstaed, *Pinnum dasypus*, Nieremb. Le *chat-cervier*, le *Bay-cat* des Américains, — Rous-sâtre en été et cendré en hiver; pinceaux des oreilles très petits; queue courte et grêle, annelée de gris et de noir.

Ce lynx est maintenant fort rare en Canada.

5. Carnassiers amphibies.

Ils se distinguent de tous les autres Carnassiers par leurs pieds extrêmement courts, plats, enveloppés en partie par la peau, très propres à la nage, mais ne leur permettant qu'avec peine de se trainer sur le sol.

Genre PHOQUE, *Phoca*, Lin, (*Calocephalus*, Cuv.)—Ils ont 34 dents, savoir: incisives, 4; canines, 1-1; molaires, 4-4. Crâne bombé sur les côtés, aplati au sommet.

Le Phoqué veau Marin, *Phoca vitulina*, Lin. *Calocephalus vitulinus*, Cuv. *P. littorea*, Thien.—Le *Phoque* commun, *Loup-marin* en Canada, mesure tout près de quatre pieds; d'un gris jaunâtre, tacheté de noirâtre. C'est le *loup-marin d'esprit* de nos pêcheurs.

Le Phoqué Groenlandais, *Phoca Groenlandica*, Fab. *Phoca, Mulleri*, Less. *Calocephalus Groenlandicus*, Cuv.—L'*Atak* des Groenlandais; mesure ordinairement six pieds. Cendré, avec de nombreuses taches dans la partie inférieure du corps. C'est le *loup-marin brasseur* de nos pêcheurs.

Le Phoqué argenté, *Phoca lagurus*, Cuv. *Phoca Pilayi* Less. Il mesure trois pieds et quelques pouces; d'un gris argenté avec taches noirâtres. Côtes de Terre-Neuve

Genre STEMMATOPE, *Stenmatopus*, Cuv.—Ils ont 32 dents, savoir: incisives, 4; canines, 1-1; molaires, 4-4. Tête surmontée d'un organe en forme de sac dilatable; museau étroit et obtus.

Le Stenmatope à capuchon, *Stenmatopus cristatus*, Cuv. *Phoca cristata*, Gmel. *P. leonina*, Fab. *P. mitrata*, Dekoi. Le *Nésoursalik* ou *kakortak* des Groenlandais; le *Phoque à capuchon*—De 7 à 8 pieds. Les mâles seuls sont pourvus de ce capuchon qui consiste en une espèce de boursoufflure qui

leur part des narines et qu'ils peuvent à volonté se ramener jusqu'au-delà des yeux. Cet appendice, d'après certains auteurs, n'est bien apparent qu'au temps des amours. Pelage long, d'un gris brun, quelquefois tacheté.

Genre MORSE, *Trichechus*, Lin. Ils ont 22 dents, savoir : incisives, 4 ; canines, 1—1 ; molaires, 4—4. Les deux canines sont changées en longues défenses qui leur sortent de la bouche.

Le Morse ou Cheval Marin, *Trichechus rosmarus*, Lin. — La Vache marine des voyageurs, mesure de 11 à 14 pieds ; pelage très court et très peu fourni, roussâtre ; muffle gros ; défenses atteignant jusqu'à 2 pieds de longueur. Mers du Nord.

Les morses ne se montrent aujourd'hui que très rarement dans le Golfe, tandis qu'autrefois ils remontaient souvent le Fleuve jusqu'à la Rivière-Ouelle. Plus d'un grand père, dans les paroisses du bas du Fleuve, se souvient d'en avoir vu chasser dans sa jeunesse.

(A continuer.)



INSECTES UTILES.

LES COCCINELLES.



Fig. 29.

Les Coccinelles sont de très jolis petits coléoptères, le plus souvent variés et ponctués de couleurs très vives, très rapprochées des chrysomèles avec lesquelles elles ont plus d'un caractère de similitude ; elles s'en distinguent toutefois par les articles de leurs tarse qui ne sont qu'au nombre de trois, tandis que les chrysomèles en comptent quatre. Ce sont tous des insectes de très petite taille, de forme hémisphérique ou en ovale raccourci. Leurs antennes sont terminées par une petite massue ; leur prothorax est très court, fort large et en forme d'arc.

Les anglais donnent aux coccinelles le nom de *lady-birds*, nom que justifient assez la forme élégante et les vives couleurs de la plupart des espèces. En France ce sont les *bêtes à Dieu*, *bêtes à bon Dieu*, et en Canada, le plus souvent, on les désigne par le nom de *punaises*, eu égard surtout à la brièveté de leurs pattes qui les font paraître comme collées sur les plantes, à la manière de véritables punaises; cependant ce sont de vrais coléoptères; et leur bouche au lieu d'une trompe comme en portent les hémiptères, est pourvue de mandibules et de mâchoires,

Les coccinelles sont toutes des insectes utiles et qui doivent être protégés, parcequ'à l'état de larves elles se nourrissent exclusivement de proies qu'elles cherchent parmi d'autres insectes plus ou moins nuisibles. Ce sont particulièrement les pucerons et les kermes qui leur fournissent d'ordinaire la nourriture. Leurs larves, de consistance molle, de forme ovale ou allongée, à prothorax plus large que les autres anneaux et à extrémité inférieure terminée en pointe, portent souvent des couleurs assez vives au milieu des tubercules ou des épines dont elles sont hérissées. Les œufs jaunes, en ovale allongé, sont déposés sur les brindilles des plantes où se montrent d'ordinaire les pucerons, et à leur éclosion les larves se trouvent au milieu des proies qui leur conviennent.

Les coccinelles, lorsqu'on les saisit, font sortir de leurs cuisses une liqueur jaunâtre, à odeur désagréable, qui doit sans doute leur être une arme de guerre contre les animaux qu'elles sont destinées à combattre. Grand nombre d'horticulteurs ont soin de recueillir les coccinelles qu'ils rencontrent sur les plantes de leurs jardins, pour les porter sur celles qu'ils cultivent en pots, dans les serres ou les appartements, afin de s'assurer par là une ressource contre les pucerons qui gâtent si souvent ces dernières, lorsque toutefois ils ne les font pas entièrement périr.

La figure 29 représente la coccinelle à 9 points, *coccinella novemnotata*, Herbst, de grandeur naturelle. D'un rouge pâle luisant, elle a la prothorax noir, avec une bande blanchâtre à sa partie antérieure; abdomen noir; élytres portant chacune quatre points noirs, et la moitié du neu-

vième qui se trouve à la base, partagé par la commissure ; les bords de la commissure sont aussi bordés de noir. C'est avec la C. à bandes transversales, *C. transversoguttata*, Falderm, une de nos plus communes. Les espèces suivantes se rencontrent aussi fréquemment dans nos jardins : *C. bipunctata* Lin *C. ophthalmica*, Muls. *C. trifasciata*, Lin. *Hippodamia 13-punctata* Lin., *convergens*, Guérin, *parenthesis*, Say, etc., etc.



ORNITHOLOGIE.

Le Cardinal.

PAR M. J. M. LEMOINE.

Faute de l'avoir vu en Canada, je n'avais pas inclus le Cardinal dans l'*Ornithologie du Canada* : des renseignements récents me forcent de l'ajouter à notre Faune.

L'amateur canadien, qui voudrait réunir, en une volière, un groupe d'oiseaux indigènes capables par leur plumage ou leur chant de rivaliser avec ce que l'Europe a de plus mélodieux, les tropiques de plus éclatant, n'aurait qu'à y placer : le chardonneret, le geai bleu, le merle, la grive des bois, la grive rousse, le goglu, le pinson chanteur, l'étourneau aux ailes rouges, le ministre, le jaseur de Bohême, l'oiseau bleu, l'oriole de Baltimore, le gros bec des pins, l'oiseau rouge, le gros bec à gorge rose, le tangara écarlate, le pic doré, le grand pic noir, le *petit ruby* de la Caroline, le moucherolle doré, le canard branchu, (bien entendu que vû l'humeur belliqueusse de plusieurs des virtuoses, la volière devrait avoir plusieurs compartiments) ; mais parmi cette élite de la gente ailée, brillerait avant tout le gros bec huppé ou cardinal.

Ce bel oiseau est prisé par son chant et son plumage. en France et en Angleterre, autant qu'en Amérique. La Faune canadienne a droit de le réclamer, car, à l'approche de la canicule, il fréquente la région la plus méridionale de la province ; pardon, du Domaine du Canada confédéré. On l'a vu dans les environs de Belleville et ailleurs, et c'est

avec raison que le savant professeur Hincks, de Toronto, l'a inclus dans la collection des spécimens ornithologiques canadiens, que le Bureau des Arts et Manufactures du Haut-Canada a expédiée à Paris, pour la grande Exposition d'avril 1867. Vers le commencement d'Août, mes enfants m'apprirent la nouvelle assez frappante qu'un bel oiseau écarlatte s'était installé dans la haie de lilas du jardin à Spencer Grange; le 24 Août, nous le primes à la lignette, et c'était bel et bien un Cardinal. On m'informe que deux individus ont été vus au township Gosford, et d'après ce que vient de me dire M. Plamondon, artiste, de la Pointe aux Trembles, les oiseaux rouges qu'il a vus dans son jardin sont probablement des Cardinaux, tout étrange que cela puisse sembler. Buffon ne paraît avoir connu cet oiseau que sur le rapport de M. Salerne; il le nomme le cardinal huppé, et, à raison de son chant, prérogative, selon lui, refusée aux durs-becs, il serait enclin à le placer parmi les bouvreuils ou les pinsons. Le grand naturaliste sédentaire nous donne ici une nouvelle preuve de l'inexactitude avec laquelle il caractérise les gros-becs d'Amérique, dont plusieurs variétés chantent fort bien; mais il y a longtemps que l'illustre comte nous a appris à nous défier de ses appréciations, surtout lorsqu'il traite des oiseaux d'Amérique; une de ses lubies particulières était de voir dans nos oiseaux des espèces dégénérées de la vieille Europe. L'on se demande alors, si le moqueur d'Amérique, le ruby de la Caroline, le cardinal du Canada, ne sont que des avortons des races privilégiées de l'Europe transmis *accidentellement* dans le Nouveau Monde, que sont devenus en France ou en Angleterre, leurs illustres ancêtres? Dans leur vigueur primitive, leur tenue doit être bien élégante! leur mélodie capable de nous donner une idée affaiblie des concerts des bienheureux, par delà la voûte éthérée!

Buffon ajoute: " M. Salerne dit que le ramage du cardinal huppé est délicieux, que son chant ressemble à celui du rossignol, qu'on lui apprend aussi à siffler comme aux serins de Canarie, que cet oiseau, qu'il a observé vivant, est hardi, fort et vigoureux, qu'on le nourrissait de graines, et surtout de millet, et qu'il s'apprivoise aisément."

En tout ceci, M. Salerne a parfaitement raison.

Le cardinal huppé porte aussi, en France, le nom de rossignol de Virginie, et le naturaliste Latham reconnaît que la pureté, la variété de son chant, soit en cage soit en liberté dans les bois, lui donne droit à ce glorieux surnom. Ses notes, perçantes comme un fifre, se font entendre de Mars à Septembre. Commencant avec l'aube, il, répètera son thème musical jusqu'à vingt et trente fois sans varier. Quelquefois le virtuose y emploiera la matinée entière, au point que sa chansonnette, comme une bonne historiette trop souvent redite, finira par lasser. Néanmoins, l'on peut assurer sans crainte que la mise éclatante du cardinal, sa voix vibrante, son caractère enjoué, son tempérament robuste en feront toujours, aux yeux des amateurs, un grand favori.

Pour bien étudier les mœurs de ce bel oiseau, il faut recourir à l'œuvre admirable d'Alexandre Wilson, à coup sûr, l'observateur le plus exact de la gentille ailée en Amérique, sans même en excepter le grand Audubon. " Cette espèce, dit-il, ainsi que le moqueur, est plus commune à l'est de la vaste chaîne des Alléghanys, et habite depuis les Etats de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à Carthagène. Michaud, jeune, le fils du célèbre botaniste, m'a informé qu'il avait rencontré cet oiseau en grand nombre aux Bermudes. Dans la Pennsylvanie et dans les Etats du Nord, il est assez rare, mais dans toute la partie inférieure des Etats du Sud surtout dans le voisinage des endroits habités, je les ai trouvés plus nombreux. Ses accents liquides et enjoués en Janvier et en Février, sont presque les seuls chants de la saison. Je les ai rencontrés le long des chemins et des clôtures, par troupes de cinq à six, en compagnie du nive-rolle de Wilson (la nonne) et de quelques autres pinsons. Dans les Etats du Nord, ils émigrent ; mais dans la région inférieure de la Pennsylvanie, ils s'établissent pendant toute l'année, fréquentent les rives des ruisseaux et les bas-fonds ombragés par le laurier, le houx, et autres arbres toujours verts. Ils se plaisent fort à se fixer là dans le voisinage des champs de maïs, un de leurs principaux mets. I

se nourrissent aussi de pepins de pommes, de noyaux de cerises, et de graines de plusieurs autres fruits; on les accuse aussi de faire la guerre aux abeilles.

“ En Mars et en Avril, ils se livrent plusieurs violents combats, pour la possession des femelles. La nidification a lieu en Pennsylvanie, au commencement de Mai; le nid est construit dans un houx, un cèdre, ou un laurier. L'enveloppe extérieure est composée de petites branches, de fragments secs de plantes et de morceaux d'écorce de vigne; l'intérieur est tapissé de filaments de fin foin. Les œufs sont au nombre de quatre, d'un fond blanc sale, marqués de petits points olive-brun. Ils élèvent d'ordinaire deux couvées par été. C'est rare que l'on se donne la peine d'enlever ces oiseaux du nid. C'est si facile, de les prendre au trébuchet et de les apprivoiser. La vie de cage, ou peut être le nouveau régime de vie, leur fait perdre en captivité un peu de l'éclat de leur livrée; ils deviennent d'un rouge pâle, tirant sur le blanc. Bien soignés, ils atteignent un âge fort avancé. Le muséum de M. Peale, à Philadelphie, contient un cardinal empaillé, lequel dit-on, a vécu plus de vingt ans.

“ L'opinion prévaut généralement en Angleterre que la mélodie des bocages et des bois de l'Amérique est de beaucoup inférieure à celle de l'Europe; moi, qui mille fois ai pu les voir toutes deux, je ne puis souscrire à cette opinion. Il serait sans doute déplacé de faire contraster les profondeurs des forêts Américaines avec les champs cultivés de l'Angleterre, parce que c'est un fait avéré que les oiseaux chanteurs ne fréquentent, que rarement, les profondes forêts dans l'ancien et dans le nouveau monde. Mais que l'on compare les lieux analogues dans les deux continents, et je suis persuadé que la palme pour le chant appartiendra à l'Amérique. Les rares individus de nos musiciens ailés qui ont été achetés en Europe ont ravi d'admiration les amateurs. “ Les notes du gros bec cardinal, dit Latham, égalent presque celles du rossignol; pourtant ses accents, tout harmonieux qu'ils soient, sont inférieurs à ceux de la *grive des bois*, même à ceux de la *grive rousse*. Notre incomparable “ moqueur est reconnu même en Europe pour égaler le ros-

“signol par le chant dans toute son étendue.’ Cependant, ce n’est pas là le dixième de nos espèces chantantes. Si un Européen pouvait séjourner, au commencement de Mai, sur la lisière de nos villages et de nos bois une demi heure avant le lever du soleil, son oreille serait captivée par une mélodie dont il n’a pas la plus faible idée.

“ Les mâles de cette espèce, mis dans la même cage, se battent à outrance. La présence d’un miroir en face du prisonnier donne lieu à des évolutions les plus ridicules. Mais peu à peu, il s’y accoutume au point de n’en plus faire de cas ; preuve qu’il a enfin reconnu son image, et non un oiseau étranger dans la glace.” Accompagné de quelques amis nous entrâmes chez M. Routier, de cette ville, qui possédait un fort beau Cardinal,* dans le but de mettre à l’épreuve l’exactitude de Wilson, relativement à l’expérience du miroir. Une glace fut placée en regard de l’oiseau qui, de suite, fit entendre une note courte, rapide et parut fort agité : puis il descendit de son juchoir, pour s’en approcher d’avantage, étendit ses ailes, fit la roue avec sa queue et prit toutes sortes d’allures belliqueuses et fantastiques : satisfait que l’auteur de l’*American Ornithology* avait dit vrai, nous ne prolongeâmes pas d’avantage la scène ; l’oiseau à la rouge aigrette, reprit sa chansonnette comme si de rien n’eût été. Reprenons le récit de Wilson. “ Le Cardinal est un oiseau robuste ; il chante sept à huit mois dans l’année ; sa gaité augmente avec la pluie. On le connaît sous les noms de *oiseau rouge*, *oiseau rouge de Virginie*, le *rossignol de Virginie*, *oiseau rouge huppé*, pour le distinguer d’une autre belle espèce, le *tangara écarlate*.

“ Je ne connais personne qui ait réussi à obtenir des jeunes d’un couple de cardinaux retenus en cage ; mais avec des soins convenables, je n’ai aucune hésitation à croire que l’on y réussirait. Il y a quelque mois, je déposai un jeune étourneau sans plumes (dont la mère, à l’instar du coucou européen, déserte ses jeunes, et en laisse l’éducation à d’autres oiseaux), dans une cage avec un cardinal, lequel l’éleva avec beaucoup de soins. Ils habitent encore la même cage,

* Mort depuis.

et je nourris l'espoir que le cardinal mettra le sceau à son œuvre en enseignant le chant à son nourrisson.

“ Je dois réitérer, pour l'enseignement des étrangers, que l'histoire inventée par Le Page du Pratz, dans son *Histoire de la Louisiane*, est sans aucun fondement, savoir : “ que le cardinal accumule, pour sa provision d'hiver, un “ amas de maïs et de sarrasin de plus d'un minot, lequel il “ recouvre, avec art, de feuilles et de petites branches, ne “ se réservant qu'une petite ouverture pour pénétrer dans “ le magasin...”

“ Le cardinal a huit pouces de long et onze pouces d'envergure ; un rouge pâle règne sur toutes les parties supérieures, excepté les côtés du col et de la tête, lesquels, aussi bien que toutes les parties inférieures, sont d'un vermillon éclatant ; le menton, le front et les lores noirs ; une huppe élevée et pointue, susceptible d'être érigée ou abaissée à volonté, lui orne le chef ; la queue excède les ailes de trois pouces et est presque coupée quarrée au bout ; le bec est d'une couleur coralline brillante, fort et trapu pour casser des graines ; les pieds et les tarses d'une couleur de terre claire (et non pas rouge sang comme le dit Buffon). La femelle est de plus petite taille que le mâle ; les parties supérieures du corps sont d'un brun olive, excepté quelques fois la queue, les ailes et le sommet de la huppe qui sont d'un roux presque aussi vif que chez le mâle ; les lores, le front et le menton sont de couleur cendrée claire : la poitrine et les parties inférieures, roussâtres ; le bec, les pieds et les yeux de la même couleur que chez le mâle ; la huppe est moins haute et s'érige plus rarement.

Une particularité de l'espèce est que la femelle chante souvent aussi bien que le mâle ; doit-on attribuer à la jalousie que ce dernier en ressent, le fait qu'il détruit assez souvent sa compagne si on les renferme dans la même cage ?”

On reconnaît dans l'exactitude des détails, le pittoresque de l'expression, la connaissance intime de l'objet décrit,—le pinceau de l'infatigable naturaliste, qui quitta jeune encore, sa ville natale, Paisley, en Ecosse, pour s'en-

sevelir dans les ombreuses forêts du nouveau monde, pour y vivre avec les espèces ailées qui les fréquentent, les étudier à fond, et plus tard pulvériser par la plume les milles et une brillantes théories plus ou moins imaginaires des naturalistes du vieux monde, Buffon en tête. Ils voulaient prendre la nature sur le fait, afin d'être en mesure de dire :

J'ai vu, de mes yeux vu,
Ce qui s'appelle vu.

Que nous reste-t-il donc à ajouter à la véridique biographie du Cardinal, tracée par Wilson ? un seul trait. Nous voudrions que ceux qui viendront après nous pussent individualiser l'espèce, la reconnaître par un nom propre : l'oriole portant la noire et jaune livrée de son ami, de son patron, lord Baltimore, lui a emprunté son nom que lui donnèrent, au rapport de Catesby, les premiers habitants du Maryland ; on ne le nomme plus que le Baltimore. La classique calotte rouge, le pourpre de son manteau, par analogie avec la tenue des princes de l'Eglise, a mérité à notre magnifique volatille le nom de Cardinal, pourquoi ne le nommerions-nous pas le Mérode, ou l'Antonelli ?

J. M. LEMOINE.

Sillery, 1er Sept. 1869.

NOTE DU RÉD.—Comme nous tenons à donner à nos lecteurs tous les moyens en notre disposition d'identifier les animaux dont nous les entretenons, au moyen de la nomenclature scientifique, nous ajouterons que le Cardinal, *Cardinalis Americanus*, Bonaparte, appartient à l'ordre des Passereaux de Cuvier, au sous-ordre des Chanteurs, à la famille des Pinsons, *Fringillidae*, et à la sous-famille des Bourveils, *Coccythraustinae*. Nous avons plus d'une fois, lorsque nous poursuivions notre cours classique à Nicolet, rencontré des oiseaux rouges que nous appelions Cardinaux, mais nous avons tout lieu de croire que c'étaient des tangaras écarlates, et non de véritables cardinaux.

Liste des Coléoptères

PRIS À PORTNEUF, QUÉBEC.

Le *Canadian Entomologist* a commencé une liste des coléoptères pris par Mr. J. Pettit, à Grimsby, Ont. A son exemple, nous commençons aujourd'hui la liste de ceux que nous avons pris nous-même à Portneuf. Ces listes ne manquent jamais d'intérêt pour les entomologistes; elles constituent pour tous les amateurs autant de points de comparaison pour juger approximativement des insectes qu'ils peuvent rencontrer dans leurs localités respectives.

N. B. A part les insectes mentionnés ci-dessous, un assez bon nombre se trouvent encore étalés dans nos cases, mais il nous faudra de nouvelles observations pour pouvoir les déterminer d'une manière certaine.

CICINDELIDES.

CICINDELA, *Lin.*

Longilabris, *Say.*

Sexguttata, *Fab.*

Purpurea, *Oliv.*

Vulgaris, *Say.*

12-guttata, *Dej.*

Repanda, *D. j.*

CARABIQUES.

OMOPHRON, *Latr.*

americanum, *Dej.*

ELAPHRUS, *Fab.*

ruscarius, *Say.*

politus, *L. c.* rare

LORICERA, *Latr.*

neoscotica, *Lec.* rare

CALOSOMA, *Fabr.*

calidum, *Fab.*

CARABUS, *Lin.*

serratus, *Say.*

lapilayi, *Laporte.*

CYCHRUS, *Fabr.*

lecontei, *Dej.*

DYSCHIRIUS, *Bon.*

nigripes, *Lec.*

LEBIA, *Latr.*

atriventris, *Say.*

tricolor, *Say.*

viridis, *Say.*

pumila, *Dej.*

furcata, *Lec.*

METABLETUS, *Schmidt.*

americanus, *Schum.*

CYMINDIS, *Latr.*

reflexa, *Lec.*

neglecta, *Hald.*

CALATHUS, *Bon.*

gregarius, *Say.*

(A continuer.)

Le dixhuitième Congrès annuel de l'Association Américaine pour l'avancement de la Science.

I

De Québec à Montréal.—Le Québec.—Les employés du Grand Tronc.—
Le Frère Ogérien.—De Montréal à Portland et de Portland à Salem.

C'est à Salem, Massachusetts, que l'*American Association for the advancement of Science* a tenu cette année son congrès annuel, qui est le 18^e depuis sa fondation. Ce congrès, tenu pendant la guerre du Sud, a siégé depuis à Burlington, à Buffalo à Chicago et enfin à Salem. Salem avait un double titre à cet honneur cette année, car en outre de sa proximité de la mer, de sa position centrale qui la rend accessible de tous côtés par les voies ferrées, cette ville avait encore à inaugurer en même temps sa *Peabody Academy of Science*, institution due au grand philanthrope George Peabody. C'est à Salem que ce millionnaire si généreux à vu le jour; et non content d'avoir donné une somme de \$1,000,000 pour la fondation du *Peabody Institute* à Baltimore, dans une visite qu'il fit à sa ville natale en 1867, il voulut bien encore faire don d'une somme de \$140,000 pour y fonder l'Académie qu'on avait à inaugurer le 18 Août dernier. On avait cru pouvoir jouir de la présence de ce noble cœur, qui en Janvier dernier, donnait encore, d'un seul coup, une somme de £10,000 sterling pour les pauvres de Londres, sa nouvelle patrie, et dont les largesses sont sans exemple dans les temps modernes, mais une maladie assez grave le retint pendant ces jours-là, sur un lit de douleur en Virginie.

Le comité de direction de l'Association nous ayant fait l'honneur de nous adresser sa circulaire d'invitation, nous résâmes Québec le 17 Août dernier, pour nous diriger à Montréal, parce que cette circulaire portait: qu'en payant \$8 en or, à Montréal, pour Portland, on s'assurait par là un retour gratuit par la même voie.

Lecteurs, avez-vous jamais voyagé? Alors il vous a fallu compter avec les mécomptes. Un bureau fermé parce que vous avez manqué l'heure, un quai vu ou une gare vide, parce que vous arrivez cinq minutes trop tard, quelquefois de fausses démarches par suite d'indications erronées &c. &c. sont toutes choses fort désagréables, mais que, malgré beaucoup de soins, on ne peut pas toujours éviter. Mais le calme suit d'ordinaire la tempête, un ciel serein succède à l'orage, de nombreuses contrariétés, sont souvent aussi remplacées par d'heureuses coïncidences, on a coutume d'augurer une heureuse issue d'un voyage qui commence

par des déceptions, et nous en avons fait une nouvelle expérience dans l'excursion dont nous voulons vous dire quelques mots.

Nous arrivions à la gare du Grand Tronc, à Québec, lorsque nous vîmes le St. George s'éloigner du quai; force nous fut donc d'attendre le bateau de la compagnie du Richelieu; et nous avions d'autant moins de raisons de regretter le coup manqué, que nous nous trouvions, ce soir là, avoir le Québec pour nous transporter à Montréal. Si la noblesse de construction, la richesse des décors, le confortable, disons mieux, le luxe de l'ameublement d'un vaisseau, peuvent consoler un voyageur déçu, c'est bien le Québec qui peut, mieux que tout autre, nous offrir cette ressource. Nous pensons que le Canada est le seul pays qui peut se glorifier de faire promener de tels palais sur ses eaux. Les vapeurs de la rivière Hud-on et les autres que nous avons pu voir aux Etats-Unis, sont certainement inférieurs à ceux de la Compagnie du Richelieu.

Arrivé à Montréal nous nous dirigeâmes directement au bureau de la compagnie du Grand Tronc, pour nous assurer un retour gratuit tel que le comportait la circulaire. "C'est au dépôt, nous répondit-on, qu'on vous dira cela." Nous passons donc de là à la rue Bonaventure. On a bien des fois proclamé que les subalternes dans les administrations sont souvent impolis, lorsque toutefois ils ne sont pas tout à fait grossiers. Les employés du Grand Tronc ont plus d'une fois été gratifiés de ces flatteuses appellations, et nous croyons sans peine qu'elles leur convenaient parfaitement. Nous présentons notre circulaire au commis préposé à la délivrance des billets: il jette un coup d'œil dessus, et nous la renvoie sans nous dire un mot, sans même nous accorder un regard. Mais veuillez bien lire, dites-nous, en lui montrant du doigt la phrase qui le concernait. — Nous n'avons rien à faire avec cela, fut sa réponse, et sans plus nous regarder que la première fois, on s'occupe des autres. — Mais il y a erreur quelque part; les personnes honorables dont cette circulaire porte les noms sont incapables de supercherie. — Point de réponse. — Eh bien, donnez-nous toujours un billet pour Portland. — On nous le jette sur le comptoir en criant: *seven dollars*, qu'on enlève presque avant qu'elles soient présentées. Que la différence avec les employés de la Compagnie du Richelieu, qui font les affaires tout aussi correctement, nous pensons, mais sans se croire soustraits aux règles ordinaires de la politesse!

Comme le départ ne devait avoir lieu qu'à 2 h. P. M., nous nous trouvions avoir six heures à dépenser dans la cité reine de la Puissance du Canada. Nous en profitâmes pour aller faire une visite au savant

naturaliste Frère Ogérien, qu'on nous avait dit être encore à Montréal. Le bon Frère, après s'être fait annoncer à Portneuf, s'était vu forcé de laisser Québec sans pouvoir se rendre chez nous. C'est dans la rue Côté que les enfants de Montréal, avides d'instruction, dirigent leurs pas, c'est aussi la direction que nous prîmes, avec plus d'empressement qu'en témoigna jamais l'élève le plus ardent à s'instruire, car en outre de ce que nous pourrions apprendre dans un quart d'heure d'entretien avec le savant Frère, nous n'étions pas exempt de cette curiosité naturelle qui porte le vulgaire vers la personne des grands; et l'on sait que la science, comme le pouvoir, a ses princes et ses chefs. Malheureusement pour nous, le bon Frère était retenu au lit par une maladie grave, et c'est presque en enfreignant les prescriptions du médecin qu'il nous laissa franchir la porte de l'infirmerie et nous restint une bonne demi-heure près de son lit.—Le médecin me défend de parler, nous dit-il, mais non d'écouter; essayez-vous.—Mais, cher Frère, dîmes-nous, c'est tout le contraire que nous désirerions; c'est nous qui voudrions écouter. Et sans plus nous préoccuper des prescriptions de l'Esculape, la conversation s'engagea sur l'étude des sciences naturelles. "J'ai été surpris, dit le bon Frère, de trouver Québec si pauvre en fait de musées. L'Université Laval, à côté de sa magnifique collection minéralogique et de son herbier, n'a, dans ses salles, que quelques spécimens des animaux du Canada. Un musée doit avant tout se composer des productions du pays. J'ai été étonné, ajouta-t-il encore, d'apprendre que le Canada n'avait pas encore sa faune. Il n'y a pas un seul pays civilisé, je pense, qui n'ait sa faune et sa flore. On s'occupe trop peu en Canada de l'étude des sciences naturelles, pour bourrer la tête des élèves de la connaissance des classiques et de principes dont un grand nombre d'entre eux n'auront jamais l'occasion de faire l'application." Nous croyons que le savant Frère a parfaitement raison, et que le Canada, au milieu de cette foule d'hommes instruits, ayant fait un cours classique, ne compte pas assez de ces hommes à science pratique, dont les connaissances sont indispensables dans l'administration des bureaux publics, les exploitations, les industries, etc.

Oui! notre faune est encore à venir, c'est un peu humiliant pour nous. Mais partout ailleurs, en Amérique comme en Europe, la publication des faunes et des flores est l'œuvre des gouvernements respectifs; et ici, nos gouvernants comprennent si peu la chose, que ce n'est qu'avec peine qu'ils accordent quelques piastres à ceux qui, comme nous, assument volontairement la tâche de planter les jilons qui serviront à guider ceux qui écriront après nous. Eh! quelles difficultés que le man-

que de musées, pour l'identification et l'exacte description des animaux dont on veut faire l'histoire ! Voyez encore cette politique mesquine, à vues étroites, qui ravale, qui rapetisse, qui ramène toutes les questions au point de vue des intérêts des parties ou même des individus ! Il n'y a pas en jusqu'à notre demande d'aide pour la publication de notre NATURALISTE, à la dernière session, qui n'ait fourni, au chef de l'opposition, l'occasion de porter une botte à nos ministres, déjà si peu disposés à favoriser de telles publications !

Le bon Frère, après nous avoir témoigné la peine qu'il éprouvait de se voir incapable de nous suivre de suite jusqu'à Salem, nous promet de venir nous y rejoindre le lundi suivant. Nous le laissons en l'assurant du double plaisir que nous procurerait et sa compagnie et son assistance dans la visite que nous nous proposons de faire des musées sur notre route, comptant peu cependant sur la réalisation de tels souhaits, vu l'état de souffrance où le retenait l'inflammation de poitrine dont il était pris ; et de fait, nous avons appris depuis que la convalescence avait été plus longue qu'on ne l'avait présagé.

Mais l'aiguille du cadran qui va bientôt toucher le chiffre 2 nous a ramené à la gare Bonaventure, où, traversant la foule compacte qui s'agite en tous sens, nous allons nous installer sur le banc moelleux du char No. 80. près de la fenêtre à droite, car nous tenons beaucoup à pouvoir jeter de temps à autres un coup d'œil sur les campagnes que nous devons traverser, vu qu'il pourrait bien nous arriver cette fois-ci, comme en bien d'autres circonstances, que les bêtes et les plantes des champs et des forêts nous offriraient plus d'intérêt que les *bimanes* avec lesquels nous nous trouverions en contact. Mais déjà la cloche de la gare s'est fait entendre, et le solennel *all right* du conducteur a retenti, aussitôt toute la masse de la puissante machine s'ébranle par un choc subit qui nous porte la tête en arrière, et de suite nous voyons la gare, avec ses nombreux curieux, s'enfuir rapidement, et les maisons des rues que nous enfilons détalier à notre approche. Bientôt nous avons franchi le canal de la Chine, traversé la pointe St. Charles, et nous nous enfonçons dans le pont Victoria.

Si les anciens poètes avaient connu de pareilles merveilles, sans doute qu'ils en auraient tiré parti pour les descriptions de leur infernal tartare. En effet, cette lueur vacillante qui vient alternativement de droite et de gauche entrecouper les ténèbres, ce roulement sinistre que repercutent ces voutes métalliques, ces échos lugubres de l'agencement des différentes pièces de l'engin et de l'ensemble des chars attirés les uns à la suite des autres, cette fumée épaisse qui, resserrée par l'espace,

pénètre à travers les fenêtres, tout est bien propre à nous donner l'idée d'un monde extérieur. Aussi la poitrine se sent soulagée comme d'un poids fatigant lorsque, échappés de l'autre, le soleil vient de nouveau frapper les vitrines et dessiner à nos regards les objets environnants.

Notre char, au complet, nous avait mis dans l'obligation de recevoir un compagnon de banc; notre voisin de gauche, silencieux comme un philosophe, à mise trop peu recherchée, répandait des émanations qui, avec l'élévation de l'atmosphère, accusaient quelque peu la netteté de son linge: en vertu de la loi des contraste mentionnée plus haut, nous crûmes que peut-être les charmes de sa conversation pourraient compenser les désagréments de sa mise, nous lui adressâmes donc la parole d'abord en français, puis en anglais, mais nous n'obtinmes pour toute réponse que ce seul mot, *swedish*; comprenant alors que nous avions affaire à un enfant de la Scandinavie, avec qui toute conversation devenait impossible, et voyant que tous les autres immifères qui nous entouraient ne nous offraient rien de particulièrement intéressant, force nous fut de poursuivre nos observations en histoire naturelle sur les champs et les plantes que nous voyions défilier en face de notre carreau. Dans St. Lambert, Longueil, St. Bruno nous remarquons de superbes prairies, fraîchement tondues, promettant déjà un abondant regain; par-ci, par-là, quelques pièces de blé et d'avoine d'une magnifique venue. En certains endroits, les abords de la voie ferrée sont sérieusement gâtés par les chardons. Nous avons pu faire la même remarque en plus d'un autre endroit, notamment sur le parcours du chemin de fer entre Lévis et la Rivière du Loup. Les remblais des voies ferrées offrent un lieu d'arrêt aux graines des chardons chassées par les vents, elles y prennent bientôt racine et les recouvrent entièrement en certains endroits. Parvenues à maturité, l'air seul agité par le passage des locomotives, suffit pour les détacher et les faire voler, au moyen de leurs aigrettes plumeuses, dans les champs voisins. Ce serait aux cultivateurs voisins des chemins de fer, à forcer les compagnies à se conformer à la loi qui oblige de couper les herbes nuisibles, et notamment les chardons, avant qu'elles portent graine. Dans St. Bruno et Belœil nous remarquons que les talus des remblais sont presque partout couverts de la verge d'or à feuilles lancéolées, *Solidago lanceolata*, Ait.; c'est une plante qui ne peut guère faire dommage dans les champs, car on ne la rencontre d'ordinaire que sur les bords des chemins et dans les terrains sablonneux et très pauvres. Les fossés de chaque côté sont remplis de massette, *typha latifolia*, Lin. Cette plante qu'on utilise souvent pour la confection des paillassons à l'usage des couches pour les prime irs, sert encore à prévenir la putréfaction de

l'eau des mares dans lesquelles elle croît. St. Hilaire, St. Hyacinthe &c. nous offrent de grands champs de maïs, quelque pièces de lentille, des pois, du lin, d'une venue magnifique; céréales et légumes annoncent partout une abondante récolte; seules, les pommes de terre présentent une apparence de souffrance, et dénotent même en certains endroits l'invasion du champignon.

A 6h. 28 m. nous atteignons Richmond, où 15 minutes nous sont données pour le souper, puis nous reprenons les chars qui nous font suivre les sinuosités de la rivière St. François jusqu'au delà de Sherbrooke. Des deux côtés de la rivière, les coteaux aux contours gracieux, tantôt couverts de moissons jaunissantes, et tantôt portant le vert manteau des paturages et des prés, offrent à chaque point, un coup d'œil nouveau et des plus agréables. Mais déjà les objets commencent à se confondre dans les ombres du crépuscule qui a chassé le Soleil, et nous allons dans le char dortoir chercher le repos convenable à la nuit. Nous avons dépassé Sherbrooke de quelques lieues, lorsqu'un compagnon de voyage nous invite à jeter les yeux à la fenêtre, pour voir le précipice au-dessus duquel nous étions suspendus. En effet, nous soulevons la glace, et nous n'apercevons que le vide, ou plutôt une excavation à plus de 60 pieds de profondeur, et à l'endroit même où la voie se plie en une courbe assez courte; aussi le convoi a-t-il tellement ralenti sa marche, pour franchir ce pas dangereux, que nous remarquons à peine son mouvement. Enfin les lits sont préparés et nous nous y étendons avec empressement, dans l'espérance que, tout en prenant notre repos, nous allons franchir une distance considérable, qui n'offre rien qui attire l'attention dans la monotonie de ses forêts incultes, et que d'ailleurs nous avons déjà pu observer. Mais auparavant il faut encore compter avec les officiers de la douane, car nous venions de passer Coaticook et nous allions bientôt franchir la ligne qui sépare les possessions Anglaises de la République Américaine. Force nous est donc de sortir du lit pour ouvrir nos malles à un fonctionnaire qui les palpe et les fouille avec un sans façon, qu'on ne croirait de mise qu'auprès des escrocs et des contrebandiers. Enfin nous avons franchi Island Pond et nous courons sur le sol de l'Union, appelant le sommeil de tous nos désirs; mais malgré la marche relentie du convoi, les cahotements de la route qui, soit que mal faite ou mal entretenue, nous secoue encore si rudement, et surtout le souvenir d'un déraillement à peu près en ces endroits que nous avons subi en 1863, ne nous permet de nous livrer qu'à un demi-sommeil que la première secousse vient à chaque instant interrompre; si bien que nous aurions pu dire comme dans la chanson, que nous dormions d'un œil en

veillant de l'autre. Enfin après mille évolutions sur notre couche partagées entre le sommeil et la veille, la clarté qui reparait à notre fenêtre, nous annonce que le jour est revenu. Nous jetons un coup d'œil au dehors ; une brume épaisse nous permet à peine de distinguer les objets à quelques pieds de distance. Mais nous touchons à South Paris où nous devons prendre le déjeuner : une bonne tranche de jambon avec une tasse de café fait disparaître la lassitude que notre demi-sommeil n'avait pu chasser. Le convoi se remet bientôt en marche, et nous reprenons notre poste à la fenêtre.

(A continuer.)

LE VENIN DU CRAPAUD.

Montréal, 30 Août 1869.

MR. LE RÉDACTEUR,

Mes préjugés vis-à-vis du crapaud n'ont jamais été au delà du dédain instinctif que sa laideur inspire, et vos écrits sur ce batracien m'avaient un peu fait revenir de mes vieilles idées à son sujet, lors qu'un article publié par l'*Almanach de France*, année 1862, m'est tombé sous la main. Cet article, on ne peut plus affirmatif, est de nature à faire renaître mes doutes sur les qualités inoffensives de l'humble crapaud, et je vous l'adresse tel que je le trouve dans l'*Almanach* précité.

SUR LA RÉALITÉ DU VENIN DU CRAPAUD.

Mr. le Président,

“ Je viens de lire à l'instant, dans le Bulletin mensuel de la Société protectrice. C. VII, No. 3, page 101, un petit article en faveur du crapaud, emprunté du *Courrier des Familles*. L'auteur de cet article insiste beaucoup sur l'utilité agricole du crapaud. Il fait remarquer que l'affreuse laideur de ce batracien ne justifie point, d'une manière suffisante, l'horreur et la haine instinctive qu'il inspire ; que, d'ailleurs, sa salive est innocente, et qu'on n'a point à redouter sa morsure. Jusque-là, tout est bien, ou à peu près. Mais quand l'auteur ajoute qu'on peut, en tous cas, le manier sans danger, il contribue à répandre dans le public une opinion fâcheuse, fort erronée d'ailleurs, et qu'il importe de relever.

“ Les naturalistes ont longtemps traité de fables, ce que les légendes populaires et les vieux livres où il est question de sorcellerie, racontent du venin du crapaud. A cet égard, ils n'ont point eu raison contre le vulgaire. Ce venin, en effet, existe, et c'est l'un des plus terribles que l'on connaisse.

“ On sait que la peau du crapaud est couverte de gros tubercules formés par les agrégations de petites pustules, ouverts à leur sommet. Un liquide lactescent, d'un blanc jaunâtre, très épais, s'en échappe, quand l'animal irrité se contracte. Son odeur visqueuse très-fétide et sa saveur amère et nauséabonde protègent ce reptile contre la dent de la plupart des bêtes carnassières.

“ Or, cette liqueur, que l'on prétend innocente, est un poison actif. Ses propriétés sont surtout énergiques après les grandes chaleurs de l'été. Il suffit alors d'en introduire une ou deux gouttes sous la peau d'un mammifère quelconque, pour déterminer, au bout de quatre ou cinq minutes, des accidents terribles, un sommeil fatal, des vomissements, des défaillances, une paralysie croissante, et, enfin, des convulsions mortelles, qui surviennent le plus souvent en moins de trente minutes. Les mêmes effets ont été observés sur les lézards, les oiseaux, les rongeurs, les ruminants et les carnassiers. Pour tuer une grenouille, il suffit d'étaler un peu de ce poison sur la peau de la région dorsale. Chez tous, les phénomènes sont les mêmes, et la mort est inévitable.

“ Ces observations démontrent combien il serait dangereux de manier longtemps des crapauds avec des mains excoriées. Un jeune aide, attaché à la chaire d'anatomie comparée du Muséum, ayant été chargé de dépouiller un crapaud, mort et desséché depuis longtemps, l'avait longtemps pétri dans l'eau tiède pour le ramollir, sans se préoccuper d'une toute petite érosion qu'il avait au doigt. Bientôt après, il éprouva des vertiges, des nausées, des défaillances incomplètes mais pleines d'angoisses : or, l'érosion était minime, le veïn très divisé. La quantité absorbée avait dû être presque insignifiante ; une écorchure plus étendue, une concentration plus grande du veïn, eussent peut-être déterminé la mort. Il serait donc imprudent de suivre l'exemple de ce médecin d'Amiens, qui avait habitué ses enfants à jouer sans précautions avec des crapauds ; avec quelque déchirure à la peau, ce jeu pourrait être mortel.

“ J'ai cru utile Mr. le Président, d'appeler sur ces faits l'attention de la Société ; car, s'il importe de protéger les animaux, il est bien plus nécessaire encore de prémunir les hommes contre les dangers auxquels, dans certains cas, trop de confiance les expose.”

L'article ci-dessus ne porte point de nom d'auteur dans l'*Almanach de France* ; je vous le livre pour ce qu'il vaut ; mais jusqu'à ce que des faits contraires aient été cités, jusqu'à ce que l'on ait fait une analyse

du crapaud, je sens quelque répugnance à lui décerner sous mon toit les honneurs dont il est l'objet même chez les dames cubaines.

Votre tout dévoué &c.

A. LÉVEQUE.

NOTE DU RÉDACTEUR.—C'est avec plaisir que nous avons accueilli la correspondance ci dessus, bien qu'elle se trouve contredire ce que nous avons avancé à l'égard du crapaud. Mais nous déclarons qu'elle ne suffit pas pour nous convaincre d'erreur. C'est déjà beaucoup qu'elle manque de non d'auteur ; dans de semblables matières, le poids et l'autorité des auteurs font presque la loi. " Mr. Pelletier, dit Guérin-Menneville, qui a analysé l'humeur que secrètent les crapauds, déclare qu'elle n'est pas un poison. Il a trouvé qu'elle se composait d'une substance animale analogue à la gélatine, d'un acide en partie libre, en partie combiné à une base, plus une matière grasse très amère ; et il affirme que si cette substance est âcre et caustique lorsque ses éléments sont rapprochés, elle est loin dans son état ordinaire de posséder les propriétés que le vulgaire lui attribue." Il en est de même de l'urine que ces animaux lancent lorsqu'on les saisit ; cette urine ne diffère guère de celle des autres reptiles, et n'a rien dans sa composition chimique qui justifie les soupçons élevés sur son compte. Quoiqu'il en puisse être, nous engagerions nos médecins à tenter de nouvelles expériences pour apporter de plus grandes lumières sur la question.

SUR NOTRE TABLE.

ENTOMOLOGICAL CORRESPONDENCE OF THADDEUS WILLIAM HARRIS, D. M., edited by SAMUEL H. SCUDDER. Boston.—Cette correspondance qui forme un volume de 375 pages in-8, avec quatre planches de superbes figures, en outre de celles renfermées dans le texte, comprend une foule de détails sur la classification, les descriptions, la synonymie, et les difficultés d'identification d'une foule d'insectes. Harris est après Say celui qui a jeté le plus de lumière dans le premier âge de l'entomologie sur ce continent. Ce volume est d'autant plus précieux aux étudiants et aux amateurs, que le savant éditeur qui s'est chargé de sa publication, au moyen de nombreuses notes, l'a fait concorder avec les progrès qu'à fait la science entomologique depuis la mort de l'auteur. Ce volume est publié sous les auspices de la Société d'Histoire Naturelle de Boston.

FIRST ANNUAL REPORT OF THE TRUSTEES OF THE PEABODY ACADEMY OF SCIENCE, Salem.—Ce rapport en outre des constitutions et règlements de l'Académie, contient des détails intéressants sur la fondation de cette institution, le contenu des musées &c. C'est à l'inauguration de cette Académie que l'"Association Américaine pour l'avancement de la Science" était invitée à prendre part le 18 Août dernier.

Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi de ces deux publications.

A NOS CORRESPONDANTS.

M. J. W., Québec.—Les papillons transmis portent le nom d'*Eudrias grata*, Fabicius. Le fond blanc pur des ailes supérieures sur lequel des bandes pourpres et des taches olivâtres viennent se dessiner, le beau jaune de l'abdomen et des ailes inférieures, les touffes de poils soyeux qui ornent les pattes antérieures, font de l'*Eudrias* un de nos plus beaux papillons de nuit. Dans le repos, ce papillon se tient les pattes antérieures étendues en avant, et ses ailes relevées en toit permettant aux bandes pourpres et olivâtres de se confondre à la commissure, forment un ensemble des plus agréables. Sa chenille vit particulièrement sur la vigne, dont elle dévore les feuilles, souvent même sans en épargner les nervures et le pétiole. Sans s'associer en familles, ces chenilles se montrent parfois très nombreuses. Leur couleur est à fond bleu avec une large bande orange, piquetée de points noirs, au milieu de chaque anneau; le onzième anneau est relevé en bosse; la tête est aussi d'un orange foncé. Au commencement de Septembre elles s'enfoncent de trois ou quatre pouces en terre pour s'y chrysalider et reparaitre à l'état ailé vers le milieu de Juin suivant. Ce papillon s'est montré exceptionnellement nombreux cette année, et nous avons vu plus d'une vigne entièrement dépouillée de leurs feuilles par sa larve.—Les coléoptères sont des chrysomèles de deux espèces, savoir: ceux à couleur plus foncée portent le nom de *chrysomela philadelphica*, Linn., et les autres celui de *chr. scalaris*, Leconte. Ce sont des insectes très rapprochés des coccinelles dont nous donnons la description avec figure à la page 223 de ce numéro. Cependant, tant is que les coccinelles sont considérées comme utiles, les chrysomèles sont rangées parmi les insectes nuisibles, parce qu'elles rongent et détruisent les feuilles des arbres. La chrysomèle de philadelphie se rencontre particulièrement sur l'aune; celle à échelle (*scalaris*) sur le cornouiller (*hart-rouge*), les saules, etc.

Mr. J. A. U. B.—Montréal.—La chenille transmise est la larve d'un sphinx, que nous avons tout lieu de croire le *Macrosila carolina*, Lin.; l'état dans lequel nous l'avons reçue ne nous permettant pas de l'identifier d'une manière certaine. Ces chenilles vivent sur les tomates et le tabac. Ces *accroissances* qui la couvraient et qui ont particulièrement attiré votre attention, ne sont rien autre chose que les cocons d'une certaine ichneumonide, dont les larves ont vécu aux dépens de la substance charnue de la chenille, comme le prouvent les trous qu'elles ont laissés sur son corps lorsqu'elles sont sorties de leur retraite, pour se transformer en ces cocons que vous avez vus. Ces cocons qui sont de consistance assez ferme pour résister à une forte pression sans être écrasés, étaient encore au nombre de 32, et il est probable qu'il y en avait déjà plusieurs de disparus, puisque vous nous dites que la chenille en était tout couverte. Nous conservons ces cocons pour recueillir l'ichneumon qui en sortira. Nous en avons ouvert une couple, et nous avons trouvé la larve à l'état de ver, c'est-à-dire, n'étant pas encore passée à l'état de nymphe. Il est probable que leur éclosion n'aura lieu qu'au printemps prochain.

Les larves des sphinx, au lieu de se filer un cocon comme celles des bombyx, s'enfoncent en terre pour se transformer en un cocon portant une espèce d'anse, qui n'est autre chose que l'étui de la longue trompe que portent ces papillons.

MÉTÉOROLOGIE AGRICOLE DU MOIS D'AOUT 1869.

TABLEAU DE LA TEMPÉRATURE.

Jours. Lune.	Toronto.		Wolfville		St Jean NB		Montreal.		Rivière		Portneuf.		Québec.		Rimouski		
	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	Max	Min.	
1	74.5	54.8	77.0	62.2	70.0	54.0	75.3	63.0			71.0	52.2			74.0	61.0	
2	73.0	57.4	77.2	61.1	63.0	55.0	75.0	65.1			72.0	56.0	76.0	58.8	72.0	61.0	
3	76.8	51.0	76.8	66.0	68.0	55.0	78.0	67.4			76.0	65.5	76.3	65.2	74.0	66.4	
4	61.2	55.0	75.2	58.0	70.0	57.0	67.0	55.2			70.0	46.2	74.4	59.2	66.0	54.0	
5	65.8	49.4	78.4	58.4	65.0	54.0	67.0	54.2			76.0	44.0	73.2	47.4	63.0	51.0	
6	65.2	43.7	70.6	55.9	62.0	51.0	69.9	52.0			61.0	59.0	66.1	45.6	50.1	45.0	
7	66.5	48.7	75.2	55.0	63.0	52.0	71.7	52.4			68.0	46.0	64.8	47.6	67.0	53.0	
8	69.0	45.0	76.2	58.0	70.0	54.0	75.0	58.0			71.8	41.8			70.0	53.0	
9	73.2	50.0	76.0	60.0	64.0	53.0	77.1	61.7			72.0	53.0	71.5	50.0	70.0	60.0	
10	75.8	56.0	73.3	63.0	67.0	54.0	82.1	62.7			78.8	60.2	72.0	51.4	70.0	58.0	
11	78.0	62.2	71.9	60.4	59.0	54.0	80.0	65.1			81.0	50.2	73.5	54.4	72.0	58.9	
12	71.0	58.6	70.5	57.1	73.0	56.0	77.0	60.0			77.0	45.8	76.0	52.6	73.8	53.0	
13	77.0	54.8	79.3	60.2	66.0	52.0	79.2	58.7			78.2	59.2	72.0	64.9	74.0	57.0	
14	65.0	58.0	66.0	56.7	70.0	55.0	77.1	59.1			70.0	45.0	71.3	51.5	60.0	54.0	
15	75.4	47.0	67.2	57.1	64.0	55.0	80.4	59.7			65.0	49.0			68.0	48.0	
16	66.5	58.0	70.2	58.4	73.0	55.0	81.0	58.0			72.5	55.8	72.5	53.6	70.0	50.0	
17	73.5	55.8	8.64	0.55	3.66	0.51	6.3	2.62	9		55.2	58.4	65.0	54.4	66.0	48.0	
18	75.0	60.0	65.0	54.0	6.66	0.56	6.72	0.59	7		54.0	59.8	64.0	57.7	59.0	56.0	
19	78.0	58.4	63.3	57.0	6.60	0.55	7.0	4.62	7		56.0	71.0	71.2	59.4	76.0	57.0	
20	89.0	61.0	65.0	60.0	4.59	0.56	8.3	7.66	4		59.0	73.0	71.2	59.8	70.1	58.0	
21	68.0	63.2	72.0	59.9	1.71	0.61	7.6	4.61	0		46.0	67.1	0.73	2.53	8	70.0	53.0
22	71.0	56.4	70.8	57.0	6.67	0.53	7.4	1.56	2		47.0	70.2			69.0	51.0	
23	72.2	58.0	70.0	58.9	9.74	0.52	8.1	0.60	3		45.8	69.0	71.0	51.0	70.0	50.0	
24	71.8	61.8	61.2	52.0	0.69	0.54	7.5	7.65	0		55.0	77.0	72.2	57.4	63.0	47.0	
25	41.2	58.0	63.1	59.0	5.59	0.54	7.4	0.68	2		54.0	72.0	74.2	53.2	66.0	50.0	
26	70.0	50.0	63.5	54.8	8.66	0.58	7.8	7.58	1		46.0	66.0	75.1	51.0	70.1	50.0	
27	59.0	50.0	59.4	55.0	6.65	0.52	7.6	2.54	3		70.0	40.0	74.8	49.6	64.0	48.0	
28	79.2	60.0	65.9	56.0	6.67	0.53	6.1	3.56	7		46.2	62.0	66.8	50.4	67.8	40.0	
29	74.0	55.2	61.9	55.5	5.62	0.54	6.9	2.60	4		53.2	64.0			66.0	51.0	
30	66.8	50.5	67.9	59.0	6.69	0.57	7.1	4.54	2		46.2	66.0	64.0	53.4	67.0	53.0	
31	60.8	45.0	60.9	53.3	6.67	0.51	6.63	1.51	0		44.2	63.0	65.0	51.0	57.0	49.0	
Moy.	63.6		61.3		58.9		68.0				60.8		66.7		60.2		
EX- TRÊME.	Max. 89.0		81.0		74.0		83.7				81.5		76.3		76.0		
	Min. 43.5		52.0		51.0		51.0				40.0		45.6		40.0		

Août n'a pas dévié de la marche suivie par juin et juillet : température basse, peu de Soleil, pluies sinon abondantes du moins d'une fréquence inusitée. Nos tableaux météorologiques nous font voir que les Provinces Maritimes, avec le bas du Fleuve, n'ont pas partagé sous ce rapport le sort du reste de Québec et d'Ontario. Ainsi il n'est tombé que 1,537 pouce d'eau à St. Jean N. B. en août, tandis qu'il en est tombé 4,273 pouces à Toronto, de même Rimouski n'a eu que 3 jours de pluie tandis que Portneuf en a eu 11. Cependant ces désordres climatiques ne paraissent pas avoir eu sur nos moissons l'effet pernicieux qu'on aurait pu en augurer; de toutes parts les grains ont la plus belle apparence, et de même que le foin, donneront à peu près un rendement double de celui de l'année dernière. Les pommes de terre qui font presque totalement défaut dans le haut du Fleuve, sont en abondance dans le bas.

